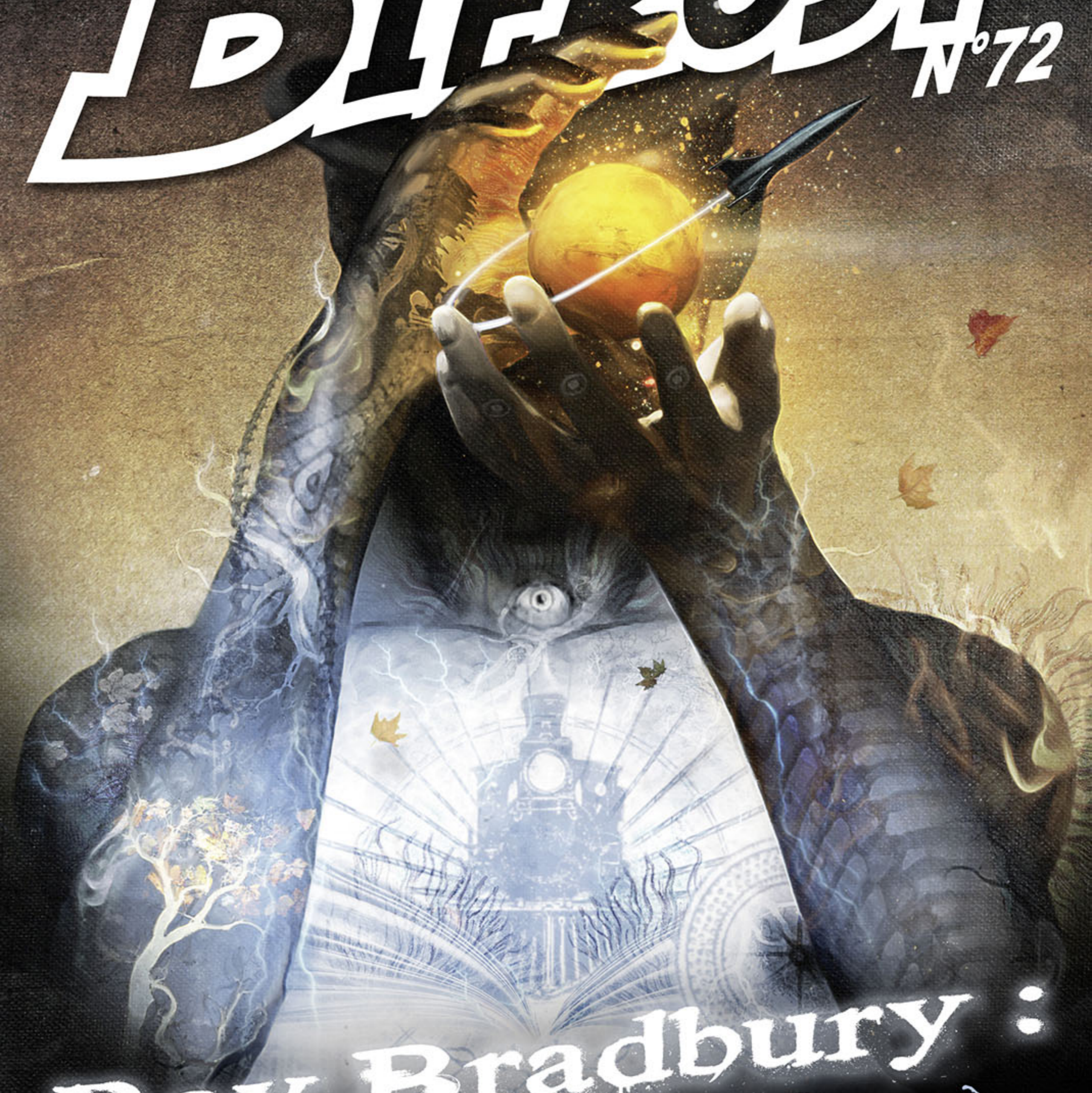


La revue des mondes imaginaires

BIFROST

N°72



Ray Bradbury :
sculpteur de rêves

Sommaire

► Interstyles

- Le Cercueil 6
Ray BRADBURY
- Le Réveil des Hommes Blancs 16
Christian LÉOURIER
- Un Petit voyage 38
Ray BRADBURY
- Le Pacha 48
Jean-Philippe DEPOTTE
- La Grande roue 70
Ray BRADBURY

► Carnets de bord

- BALLADES SUR L'ARC
- Objectif Runes : les bouquins, critiques & dossiers 82
- Le coin des revues,
par Thomas Day 116
- A la chandelle de maître Doc'Stolze :
le mythe des hommes-poissons
par Pierre Stolze 120
- Paroles de Libraire : l'Atalante, le bateau livres
par Hervé Le Roux 123
- AU TRAVERS DU PRISME : RAY BRADBURY
- Chroniques bradburiennes,
par Pierre-Paul Durastanti 128
- Fahrenheit 451 : l'autodafé ou le bonheur ardent,
par Xavier Mauméjean 138
- Mars la Rouge :
ou comment Ray Bradbury a révolutionné la SF soviétique,
par Patrice Lajoie 143
- Un écrivain à Hollywood,
par Sophie Corradini 145
- Lectures du Pays d'Octobre :
parcours critique de l'œuvre de Ray Bradbury 150
- Bibliographie de Ray Bradbury,
par Alain Sprauel 167
- SCIENTIFICTION
- Terres en vue !
par Roland Lehoucq 178
- INFODÉFONCE ET VRACANEWS
- Paroles de Normes : pour quelques news de plus,
par Org 185
- Dans les poches,
par Pierre-Paul Durastanti 190

Editorial

.....

« Vous allez franchir la barre des quatre-vingt-dix ans dans quelques semaines...

Ça vous inspire quoi ? », demande Sam Weller. « Ce furent quatre-vingt-dix années aussi incroyables qu'excellentes », répond le vieil homme à ses côtés. « Si vous pouviez voyager dans le temps et revenir à un moment donné de votre vie, lequel choisiriez-vous ? », insiste le biographe. Et l'autre de répondre : « Chaque instant de tous ces moments, sans exception. Car ils ont tous été incroyables, et je les ai tous savourés à leur juste valeur. Vous savez pourquoi ? Je suis resté un enfant. L'homme que vous voyez ici n'est pas un vieillard. C'est un gamin de douze ans, et ce gamin s'amuse toujours autant. » Nous sommes à la Comic-Con de San Diego, à l'été 2010... Ray Bradbury discute avec son biographe officiel. Ce sera sa dernière apparition publique ; il mourra deux ans plus tard, presque jour pour jour.

« *Je suis resté un enfant. [...] Un gamin qui s'amuse toujours autant.* » Il y a sans doute ici une part du secret expliquant l'aura exceptionnelle de l'œuvre bradburienne, son universalité, son caractère infrangible, insensible au temps qui passe : Bradbury parle à l'enfant qui sommeille en chacun de ses lecteurs. Il le divertit, le fait rire, rêver, cauchemarder aussi. Car derrière l'insouciance apparente du personnage (il est étonnant de constater à quel point il sourit sur la quasi-totalité des photos qu'on lui connaît, combien il se dégage un allant, un dynamisme, une jovialité manifeste dans l'ensemble de ses interviews ou presque), on ne peut naturellement nier la part d'ombre du père de *La Foire des ténèbres*... « *C'est la vie, dit McDunn. Attendre toujours quelqu'un qui ne revient pas. Aimer toujours plus quelqu'un qui vous aime toujours moins. Et au bout d'un certain temps arriver à vouloir le tuer pour qu'il ne puisse plus vous faire souffrir.* » (« *La Sirène* », in *Les Pommes d'or du soleil*.) Bradbury a vécu une enfance marquée par la mort (comme on le verra plus avant dans l'article de Pierre-Paul Durastanti au cœur de notre dossier). Mais à l'encontre de nombre d'auteurs qui traversèrent des épreuves assez semblables (on pense à Philip K. Dick, bien sûr), et en développèrent une œuvre façonnée par l'angoisse et les pulsions mortifères, Bradbury semble être ressorti de ces traumatismes, d'une certaine culpabilité initiale (là encore, Dick vient à l'esprit), chargé d'une énergie exceptionnellement positive (sans doute nourrie, impossible de l'ignorer, par un succès populaire aussi considérable que précoce, contrairement à l'auteur de *Blade Runner*, pour filer la comparaison). Ainsi, même dans le cauchemar, le terrifiant, chez Bradbury, l'émerveillement n'est jamais loin. « *La vie est un mensonge perpétuel qu'on se fait à soi-même. Qu'on soit un petit garçon, un jeune homme ou un vieillard.*

Qu'on soit une fillette, une jeune fille ou une femme, elle consiste à faire de pieux mensonges et à les rendre vrais. A tisser des rêves et à les étayer avec des intelligences, des idées, de la chair et toute l'authenticité du réel. Finalement, tout est promesse. » (« *Le Convecteur Toynbee* », in *A l'ouest d'Octobre*.) Du mensonge, donc, à la promesse, qui est aussi l'espoir... Telle est l'œuvre qui nous occupe, nostalgique d'un passé magnifié, d'une époque qui ne fut jamais véritablement (l'enfance, toujours), habitée d'une manière de mensonge ontologique, en quelque sorte, mais aussi portée par la promesse d'une aube dorée, d'une foi secrète en la vie, dans ce qu'elle a de proprement merveilleux. « *Il faut sans cesse se jeter du haut d'une falaise et se fabriquer des ailes durant la chute.* » L'art du vertige... Là encore, on comprend le caractère universel de l'œuvre qui nous occupe. Et il est peu de dire qu'universelle, elle l'est. Tant au niveau de sa diffusion que de son influence (plus loin, Patrice Lajoye nous expliquera en quoi cette dernière a, par exemple, révolutionné la science-fiction soviétique). Aujourd'hui,

Isirotib3

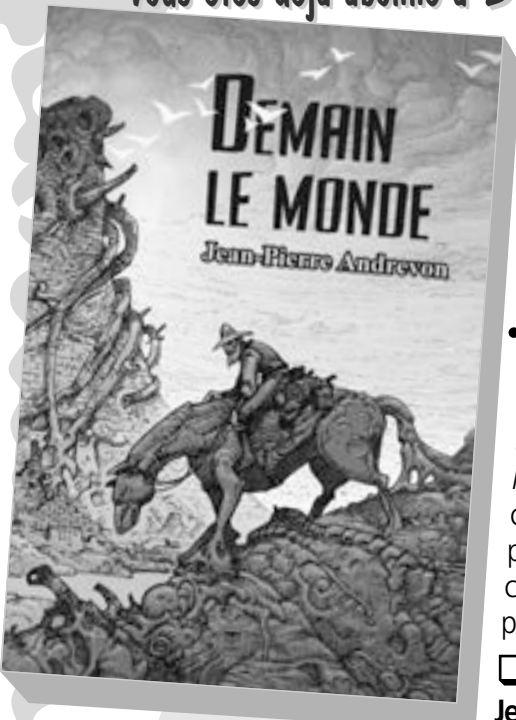
Ray Bradbury est partout. Chez Stephen King (lisez l'excellent *Joyland*, le dernier de ses romans, qui prend place au cœur d'un bien étrange parc d'attractions), Neil Gaiman (dont les textes réinventent sans cesse un « réalisme magique » ô combien bradburien), Clive Barker, bien sûr (qui, comme Bradbury, conçut des attractions de fête foraine), mais aussi, plus près de nous, dans le goguenard monstrueux d'un Jérôme Noirez et sa *Féerie pour les ténèbres*... Traduite (en 1991, William F. Nolan, dans sa préface à *The Bradbury Chronicles*, une anthologie hommage, évoque trois cent cinquante éditions différentes dans plus de trente pays !), adaptée au cinéma et à la télévision à de nombreuses reprises, en pièces de théâtre, en bandes dessinées... l'œuvre de l'auteur des *Chroniques martiennes* est incontournable, et ce à l'échelle du monde, tout simplement, chose d'autant plus impressionnante qu'on parle avant tout ici de nouvelles, et forts courtes pour l'essentiel...

Si, en toute légitimité, il est possible de considérer John W. Campbell comme le maître d'œuvre de la SF moderne (au côté duquel on placera Frederik Pohl, récemment disparu, et auquel nous rendons hommage en fin du présent numéro), il ne fait aucun doute que les trois grands architectes du genre, dans son acception contemporaine, sont Robert Heinlein, Isaac Asimov et... Ray Bradbury, bien sûr (le seul de la Trinité à ne devoir d'ailleurs pas grand-chose à Campbell). Ainsi est-ce au dernier de ces trois géants que nous nous attaquons ici (après Heinlein dans notre n°57, et Asimov dans notre 66^e livraison), sans doute celui qui, des trois en question, transcenda le plus les frontières du champ SF, faisant œuvre littéraire avant tout, œuvre de styliste, de poète, œuvre tout court, en somme, irriguée par un substrat plongeant ses racines aussi bien dans le terreau de la science-fiction de l'âge d'or que dans celui, plus sombre, d'un fantastique aux échos transgressifs et grotesques (felliniens, oui, un réalisateur qu'il adorait, ce qui ne surprendra personne). Bradbury ne se considérait pas comme un écrivain de science-fiction à proprement parler. Ce qui ne l'empêchait pas de juger cette dernière comme « [...] la littérature la plus importante de l'histoire parce qu'elle est l'histoire des idées, l'histoire de nos civilisations naissantes... La science-fiction est centrale dans tout ce que nous avons fait, et les gens qui se moquent des écrivains de science-fiction ne savent pas de quoi ils parlent. » (propos extraits d'une interview de mars 1995 parue dans le *Brown Daily Herald*). Aussi est-ce en qualité de revue de science-fiction que nous rendons ici hommage à ce maître immense qu'on revisitera sans cesse, nous rappelant ainsi au gamin de douze ans que nous avons tous été, gamin émerveillé que les temps actuels ne favorisent guère, ce qui confère à l'œuvre de Ray Bradbury une urgence plus essentielle encore... Et puis, ne sommes-nous pas en octobre ?

Olivier GIRARD



Vous êtes déjà abonné à **BIFROST**? Parrainez l'un de vos amis (ou ennemis !) et recevez *Demain le monde*, qui réunit les 22 meilleurs récits SF de Jean-Pierre Andrevon (608 pages incontournables dans la collection «Kvasar» aux éditions du Béliar').



Option 1

Je suis déjà abonné et je parraine un pote pour un an (5 n°) à compter du n°73 ; je reçois gratos *Demain le monde* de Jean-Pierre Andrevon et j'ai bien de la chance. Je joins un chèque de 45 € plus 6 € de participation aux frais de port, soit **51 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, et je vous refile sur papier libre mon adresse et celle du nouvel abonné.

Option 2

Je ne suis pas encore abonné, ma vie est un enfer. Aussi je m'abonne à compter du n°73 et je reçois gratos *Demain le monde* de Jean-Pierre Andrevon. Je joins un chèque de 45 € plus 6 € de participation aux frais de port, soit **51 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, et vous retourne le coupon ci-dessous ou mon adresse sur papier libre (et c'est la fête, et vous êtes beaux, et ma vie prend sens, enfin !).

Merci de libeller les chèques à l'ordre de :
Le Béliar'
50 rue du Clos
77670 SAINT MAMMES, FRANCE

Pour l'étranger, les règlements sont à effectuer par mandat international uniquement, ou CB via notre site Internet www.belial.fr

* offre valable jusqu'à la parution du *Bifrost* n°73, le 23 janvier 2014.



NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

COURRIEL DÉCLARATION D'AMOUR

Interstyles



Ray Bradbury
Jean-Philippe Depotte
Christian Léourier
.....

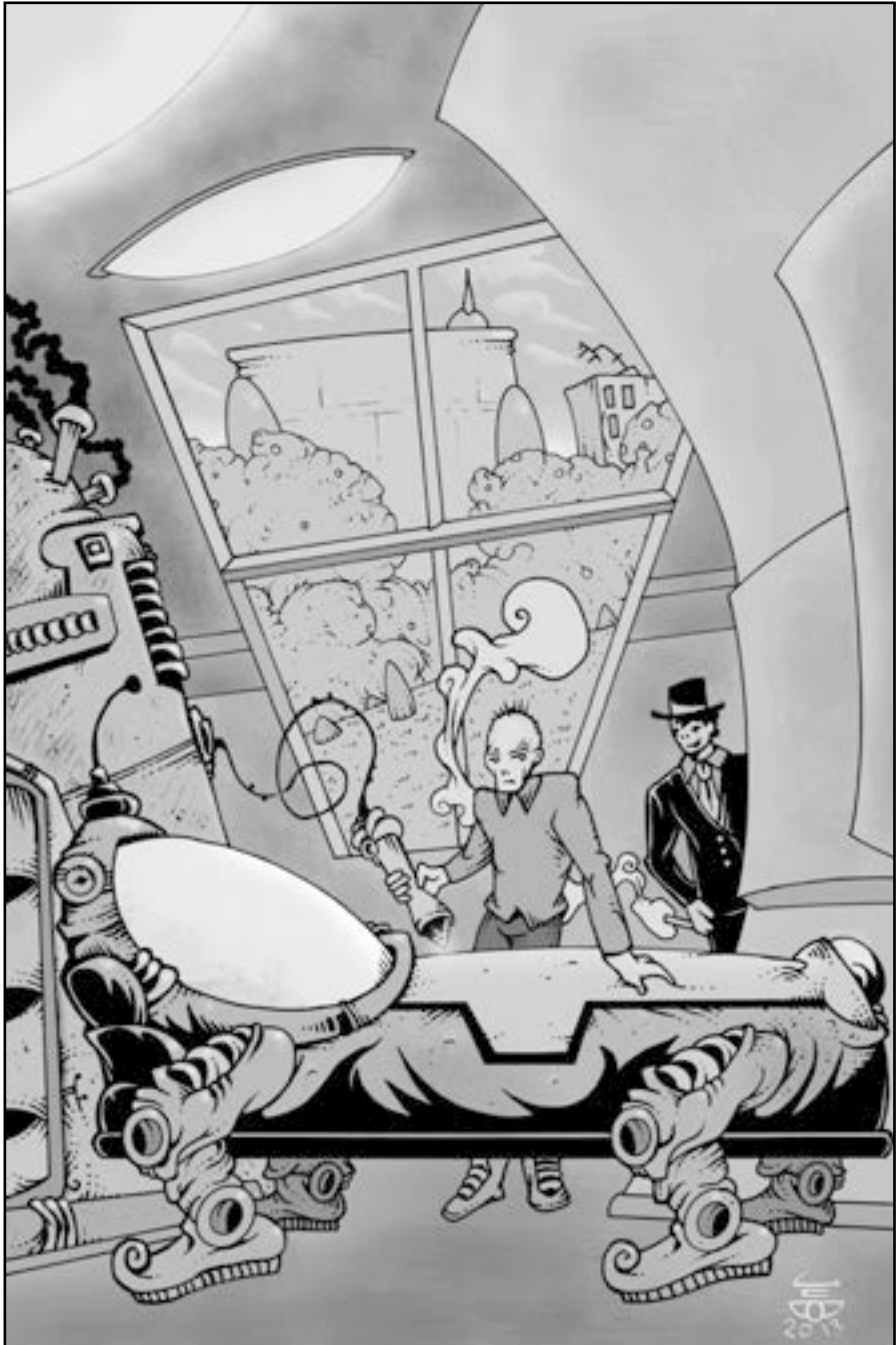
Ray BRADBURY

Lorsque paraît « Le Cercueil » en 1947, Ray Bradbury a 27 ans. C'est un jeune auteur, bien sûr, et ce qu'on a souvent coutume de considérer comme son premier roman, les Chroniques martiennes (qu'on peut tout aussi bien estimer être un recueil), ne paraîtra que dans trois ans (Chroniques... qui seront suivies quelques mois plus tard d'un autre volume, L'Homme illustré, posant les mêmes questions d'identification — roman ? recueil ? —, une quasi-constante chez Bradbury). Le succès n'est pas encore là, mais notre auteur n'en est pas moins déjà fort prolifique en matière de nouvelles, et écrivain à plein temps depuis près de cinq ans.

1947 est une date importante pour lui. A titre professionnel, c'est l'année où paraît son premier livre, Dark Carnival, chez Arkham House, recueil de 27 courts récits (dont « Le Cercueil ») publié sous la direction d'August Derleth. Sur le plan personnel, il épouse Marguerite McClure, qui lui donnera quatre filles.

Proposée ici dans une traduction inédite, cette nouvelle est assez typique du Bradbury de l'époque : texte court, tonalité fantastique et cynisme plus ou moins piquant. Ce dernier point s'estompera bientôt au profit d'un humanisme doux-amer ciselé de poésie, et d'une fascination pour les merveilles de l'enfance — une certaine nostalgie, en somme...

Le Cercueil



IL Y EUT DES COUPS de marteau et autres bruits semblables durant des jours ; et durant des jours on livra toutes sortes de pièces métalliques et divers accessoires que Charles Braling entassa dans son petit atelier avec une angoisse fiévreuse. Il se mourait, il se mourait dans d'atroces souffrances, et il semblait fort pressé, entre ses quintes et ses expectorations, d'assembler une toute dernière invention.

« Qu'est-ce que tu fais ? » s'enquit son cadet, Richard Braling, qui écoutait ce vacarme avec une vive curiosité et une gêne croissante. Il passait à présent la tête par la porte de l'atelier.

« Va-t'en et laisse-moi tranquille », dit Charles Braling, qui avait soixante-dix ans, des tremblements constants et, en général, la lèvre supérieure moite. De ses doigts tremblants il piqua un clou en place, et de sa main tremblante il asséna un coup de marteau sans force sur une longue pièce de bois ; puis il inséra un petit ruban métallique dans une machinerie complexe. Tout bien compté, il s'échinait au labeur.

Richard le contempla d'un regard amer pendant un long moment. Il y avait entre eux de la haine, depuis de longues années, et le fait que Charlie se meure n'y avait rien changé. Lorsqu'il prenait la peine d'y songer, ce décès tout proche ravissait le jeune frère. Mais l'activité fiévreuse de son aîné l'intriguait.

« Raconte, dit-il sans bouger du seuil.

– Si tu veux vraiment tout savoir, aboya le vieux Charles en fixant un bidule quelconque sur la grande boîte devant lui, je serai mort d'ici une semaine et je... je fabrique mon propre cercueil !

– Un cercueil, mon cher Charlie ? Ton truc n'y ressemble en rien. Un cercueil, ce n'est pas aussi compliqué. Allons, explique-moi ce que tu trafiques.

– Je te répète qu'il s'agit d'un cercueil ! Un spécimen particulier, d'accord, mais... » Le vieillard promena ses doigts frissonnants dans la vaste caisse. « ... qui n'en reste pas moins un cercueil !

– Il serait plus simple d'en acheter un.

– Pas comme celui-ci ! Jamais tu ne pourrais acheter son pareil. Oh ! ce sera un beau cercueil, crois-moi.

– De toute évidence, tu racontes des craques. » Richard s'avança. « Enfin, il mesure près de quatre mètres de long ! La moitié suffirait !

– Ah bon ? » L'autre eut un rire silencieux.



« Et cette plaque de verre... Un couvercle transparent sur un cercueil ? Qu'est-ce qu'un cadavre en ferait ?

– Bah ! Ce ne sont pas tes oignons ! Tralala ! claironna le vieil homme qui se remit à fredonner et marteler.

– Il est trop épais ! hurla le cadet pour couvrir le vacarme. Un mètre cinquante, à vue de nez : totalement inutile, une épaisseur pareille !

– J'aurais aimé vivre assez longtemps pour le breveter, ce fabuleux cercueil. Ce serait un cadeau du ciel pour tous les pauvres du monde. Imagine : il éliminerait la plupart des dépenses d'enterrement. Ah ! Mais tu ne sais pas comment, hein ? Quel idiot je fais. Tant pis, je ne te le dirai pas. Si on le produisait en série... Il coûterait cher, au début, bien sûr. Oui, si on le sortait en grandes quantités, ça alors ! L'argent qu'on économiserait !

– Va au diable ! » Le jeune frère quitta l'atelier à grands pas.

Il menait une vie détestable. Panier percé, sans jamais un sou vaillant, il dépendait de son aîné qui avait le mauvais goût de le lui rappeler sans cesse. Richard consacrait le plus clair de ses journées à ses passe-temps ; par exemple, il aimait empiler dans le jardin des bouteilles aux étiquettes rédigées en français. « J'aime la façon dont elles brillent », disait-il en sirotant son vin. Il détenait aussi le record de la plus grande longueur de cendre conservée le plus longtemps sur un cigare à cinquante *cents*. Et il savait comment placer ses mains de telle sorte que ses diamants scintillent dans la lumière. Mais il n'avait acquis ni le vin, ni les diamants, ni les cigares — non ! Il s'agissait, sans exception, de cadeaux. Il n'avait le droit de rien acheter par lui-même. On lui livrait ou on lui donnait tout. Il devait réclamer jusqu'au papier à lettre. A force de supporter la charité de son frère rachitique, il se considérait comme un vrai martyr. Toutes les activités auxquelles Charlie se consacrait se changeaient en or, toutes les carrières que Richard tentait échouaient.

Et voilà que cette vieille taupe machinait une nouvelle invention qui lui rapporterait sans doute un maximum bien après que ses os auraient rejoint la terre !

Deux semaines s'écoulèrent.

Un matin, Charlie grimpa à l'étage d'un pas hésitant pour puiser dans les entrailles du phonographe électrique. Un autre matin, il pilla la serre du jardinier. Une des journées suivantes, il reçut sa commande passée auprès d'une société de matériel médical. Le jeune Richard dut se faire violence pour rester tranquille et garder intact son long cylindre gris tandis que se déroulaient ces excursions accompagnées de murmures indistincts.



« Fini ! » s'écria Charlie le matin du quatorzième jour, avant de tomber raide mort.

Richard tira une dernière bouffée et, sans rien montrer de son excitation, posa son cigare que couronnaient cinq centimètres de cendre blanchâtre, un nouveau record. Puis il se leva.

Il alla à la fenêtre regarder le soleil jouer sur les bouteilles de champagne, aux rondeurs de scarabée, empilées dans le jardin.

Il tourna la tête vers le sommet de l'escalier où son cher aîné Charlie gisait paisiblement contre la balustrade. Ensuite il gagna le guéridon du téléphone et composa un numéro qu'il connaissait déjà par cœur.

« Maison funéraire des Verts pâturages ? Ici la résidence Braling. Pouvez-vous envoyer un corbillard, s'il vous plaît ? Oui. Pour mon frère Charlie. Oui. Merci. Merci bien. »

Il donna ses instructions aux employés de l'entreprise de pompes funèbres venus emporter le corps. « Pas de service religieux. Un cercueil ordinaire. Du pin, c'est ce qu'il aurait voulu : tout simple. Au revoir. »

Il se frotta les mains. « Bon ! Voyons son invention. Je doute que ce cher Charlie se rende compte qu'on ne l'a pas enterré dans sa boîte si particulière. Ha ! »

Il pénétra dans l'atelier, au rez-de-chaussée.

Devant des portes-fenêtres ouvertes, la bière attendait, couvercle fermé : complète, parfaite, montée avec le même soin que le mécanisme d'une montre suisse. Immense, elle reposait sur une longue, très longue table que ses roulettes permettaient de manœuvrer sans difficulté.

L'intérieur, lorsqu'il regarda à travers le verre, mesurait deux mètres de long. Il y avait donc un mètre de surplus aux deux bouts, chacun couvert de panneaux secrets qu'il devait trouver le moyen d'ouvrir pour révéler... quoi, au juste ?

Du fric, bien sûr. Ce serait du Charlie tout craché que d'emporter sa fortune dans la tombe sans laisser à Richard de quoi s'acheter une bonne bouteille. Quel vieux saligaud !

Il souleva le couvercle transparent et tâta le capitonnage, sans localiser de boutons dissimulés. Un panonceau rédigé avec soin, à l'encre noire sur une carte blanche, était épinglé à la paroi revêtue de satin :

CERCUEIL ÉCONOMIQUE BRALING. © avril 1946.

D'un usage simple. Peut resservir pour les entreprises de pompes funèbres et les familles prévoyantes.

Richard s'étrangla de rire. Qui Charlie espérait-il duper ?



Le texte se poursuivait :

INSTRUCTIONS : PLACER LE CORPS DANS LE CERCUEIL...

Quelle idiotie ! Placer le corps dans le cercueil ? Bien évidemment ! Comment faire autrement ?

Il plissa les yeux pour terminer sa lecture.

... ET LA MUSIQUE COMMENCERA.

« Hein ? » Bouche bée, il considéra le panonceau. « Tout ce boulot, ce n'était quand même pas seulement pour... » Il passa de l'atelier sur la terrasse dallée, d'où il héla le jardinier dans sa serre. « Rogers ! »

L'autre sortit la tête de l'édifice.

« Quelle heure est-il ? demanda Richard.

– Midi, monsieur.

– Bon, à midi et quart, montez ici pour voir si tout se passe bien.

– Oui, monsieur. »

Richard se détourna et regagna l'atelier. « Ma foi, on va découvrir de quoi il retourne », murmura-t-il.

S'étendre dans le cercueil pour le tester ne présentait aucun risque, décida-t-il en avisant les petits orifices de ventilation dans les flancs. Même une fois le couvercle rabaissé, il aurait de l'air. Et Rogers débarquerait sous peu. PLACER LE CORPS DANS LE CERCUEIL ET LA MUSIQUE COMMENCERA. Quelle naïveté de la part du vieux Charlie ! Il se hissa.

Il eut l'impression d'entrer dans une baignoire : il se sentait nu, et observé. Il posa dans la bière un pied chaussé d'un soulier verni, plia son genou, passa sa hanche, émit un commentaire des plus banal que nul n'entendrait, puis ramena son autre jambe et demeura accroupi comme s'il évaluait la température de l'eau. Avec un petit rire, il s'allongea en faisant semblant (car c'était amusant) d'être mort : les larmes des endeuillés gouttaient sur lui, les cierges crachotaient, et le monde cessait de tourner pour saluer son décès. Il se composa une expression figée, ferma les yeux, retint derrière ses lèvres serrées le rire qui menaçait de lui échapper, puis il croisa ses mains et les imagina froides, sans vie.

Vrrr. Pling ! Un murmure dans la paroi du cercueil. *Bang !*

Le couvercle se referma sur lui !

Quelqu'un entré alors dans la pièce aurait imaginé un fou qui ruait, cognait, babillait et glapissait dans un placard. On l'entendait danser,



gambader. Il y eut des coups de poing sourds, des grincements aigus, le souffle de poumons qui se vident, un bruissement ou un froissement, le sifflement perçant de plusieurs tuyaux d'orgue à la fois, un hurlement tout à fait réussi et enfin le silence.

Richard Braling se détendit au fond du cercueil. Il se relâcha. Puis il se mit à glousser. Dans la bière régnait une odeur plutôt agréable. Les orifices laissaient entrer assez d'air. Il lui suffirait de pousser fermement, sans battre des pieds ni s'affoler, pour soulever le couvercle. Avant tout, il convenait de garder son calme. Il banda les muscles de ses bras.

Le panneau était verrouillé.

Il ne courait encore aucun danger. D'ici une minute ou deux, Rogers arriverait. Rien à craindre.

La musique commença.

Lente, apaisante, mélancolique, elle semblait émaner de la tête du cercueil : de l'orgue, évoquant des voûtes gothiques et de longs cierges noirs. Elle sentait la terre et les murmures, se répercutait entre de hauts murs de pierre. Sa tristesse vous piquait les yeux. Des plantes en pot, un vitrail bleu et rouge, le soleil couchant et un vent glacé. Ou bien une aube remplie de brouillard et la plainte d'une corne de brume au loin.

« Charlie, Charlie, Charlie, vieil idiot ! C'était donc ça, ta grande invention ! » Il en riait aux larmes. « Une bière qui joue son propre hymne funèbre. Oh ! Sainte mère ! »

Il resta tranquille, à écouter d'une oreille critique : la musique lui plaisait et il n'avait rien d'autre à faire en attendant que Rogers vienne le libérer. Son regard se promenait de-ci de-là, ses doigts battaient de petits rythmes assourdis sur le rembourrage satiné. Il croisa les jambes. A travers le couvercle transparent, il admira le soleil qui entrait à flots par les portes-fenêtres, et les grains de poussière virevoltant dans la lumière. C'était une belle journée bleue.

Le sermon débuta.

La musique décrut ; une voix douce déclara : « Nous voici réunis, nous tous qui aimions et connaissions le défunt, pour lui rendre hommage et lui exprimer notre respect.

– Charlie, bénis sois-tu, mais c'est *ta* voix ! s'écria Richard, ravi. Des obsèques mécaniques, seigneur ! De l'orgue, un discours. Et mon frère qui prononce sa propre oraison funèbre ! »

La voix douce poursuivit : « Nous tous qui l'aimions et le connaissions, nous pleurons la mort de...



– *Quoi ?* » Stupéfait, il se redressa quelque peu sur son séant. Il avait du mal à en croire ses oreilles. Il se le répéta, tel qu'il venait de l'entendre :

« Nous tous qui l'aimions et le connaissions, nous pleurons la mort de Richard Braling. »

Ainsi avait parlé la voix.

« Richard Braling ? dit l'homme dans le cercueil. C'est *moi*, Richard Braling. »

Un lapsus, évidemment. La langue de son aîné avait fourché. Il voulait dire *Charles* Braling. Bien sûr. Oui. Certainement. Oui. Naturellement. Oui.

« Richard était un excellent homme, reprit la voix. On ne reverra plus son pareil avant longtemps.

– Toujours mon prénom ! »

Mal à l'aise, il gigota dans sa boîte.

Qu'attendait Rogers pour venir ?

Utiliser ce prénom à deux reprises n'avait plus rien d'un lapsus. Richard Braling. Richard Braling. Nous voici réunis. Il nous manquera. Nous le pleurons. On ne reverra plus son pareil avant longtemps. Le défunt. Richard Braling. *Richard* Braling.

Vrrr. Pling !

Des fleurs. Six douzaines de corolles rouges, jaunes, bleues, gorgées de soleil, jaillirent de derrière la bière sur des ressorts dissimulés.

Un parfum suave de fleurs fraîches envahit ses narines. Elles oscillaient sous son regard stupéfait, en tapotant sans bruit le panneau vitré. D'autres surgirent, jusqu'à entourer le cercueil de pétales colorés, l'emplir de fragrances doucereuses. Des gardénias, des dahlias, des jonquilles qui frissonnaient, éclatantes.

« Rogers ! »

Le sermon se poursuivait.

« Durant son existence terrestre, Richard Braling se montrait fin connaisseur des bonnes choses... »

En fond, la musique, étouffée, enflait et retombait.

« Richard savourait la vie tel un cru d'exception, à pleine gorge... »

Un petit panneau dans le flanc de la boîte s'ouvrit tout d'un coup. Un bras métallique en jaillit, terminé par une aiguille qui piqua le thorax de Richard. Il hurla. L'aiguille lui injecta un liquide coloré avant qu'il ait le temps de la retirer, puis se rétracta. Le panneau claqua.

« Rogers ! »



Engourdi, les jambes inertes, glacées, il ne pouvait plus agiter les doigts, bouger les bras ni tourner la tête.

« Richard Braling aimait les belles choses, énonça la voix. La musique. Les fleurs.

– Rogers ! »

Cette fois-ci, au lieu de crier le nom du jardinier, il se contenta de le penser. Sa langue demeura figée dans sa bouche anesthésiée.

Un autre panneau s'ouvrit. Des forceps surgirent sur des bras d'acier. Une grosse aiguille perça son poignet gauche.

On le vidait de son sang.

Il entendit une petite pompe entrer en action.

« Richard Braling va nous manquer... »

L'orgue sanglotait, murmurait.

Les fleurs le contemplaient, hochant leurs têtes aux pétales brillants.

Six cierges, noirs et fins, couronnés d'une flamme, se dressèrent soudain derrière les fleurs.

Une seconde pompe démarra. Tandis que son corps se vidait de son sang par la gauche, son poignet droit se trouva à son tour immobilisé et percé d'une aiguille — qui l'emplissait de formol.

Ploc. Pause. Ploc. Pause. Ploc. Pause. Ploc. Pause.

Le cercueil s'ébranla.

Un moteur miniature haleta. La pièce défila de part et d'autre. Les petites roues tournaient. Plus de porteurs nécessaires. Les fleurs oscillaient ; sous le ciel d'azur, la bière roula sans à-coup sur la terrasse.

Ploc. Pause. Ploc. Pause.

« Richard Braling nous manquera... »

Une mélodie, très discrète.

Ploc. Pause.

« Ah, doux mystère de la vie, enfin... » Une voix, qui chantait.

« Braling, le gourmet... »

– *Enfin je connais ton secret... »*

Du coin d'un œil aussi figé qu'un œuf dur, il scruta, scruta, le panon-
ceau :

CERCUEIL ÉCONOMIQUE BRALING...

INSTRUCTIONS : PLACER LE CORPS DANS LE CERCUEIL
ET LA MUSIQUE COMMENCERA.



Un arbre passa au-dessus de la vitre. Sans un à-coup, la bière traversa le jardin et s'arrêta derrière une haie. L'oraison et la musique se poursuivaient.

« À présent, nous devons ensevelir la dépouille de cet homme... »

De petites pelles brillantes jaillirent des flancs de la boîte.

Elles se mirent à creuser.

La terre jaillit, la bière descendit, s'immobilisa. La terre jaillit, la bière descendit, s'immobilisa. La terre jaillit, la bière descendit, s'immobilisa.

Ploc. Pause. Ploc. Pause. Ploc. Pause. Ploc. Pause.

« Tu retourneras à la poussière... »

Les fleurs s'entrechoquaient. Le ciel s'éloignait. La musique se poursuivait.

La dernière image qu'il emporta, ce furent les bras articulés du Cercueil économique Braling qui, de leurs pelles, faisaient s'effondrer la tombe sur lui.

« Richard Braling, Richard Braling, Richard Braling, Richard Braling, Richard Braling... »

Le disque, rayé, se répétait.

Personne ne s'en souciait. Personne n'écoutait.

« *The Coffin* » © Ray Bradbury 1975.

Reproduit avec l'autorisation de l'agent.

© Le Béalial' pour la présente traduction.

Traduit de l'anglais par Pierre-Paul Durastanti.

Parution originale (sous le titre « *Wake for the living* ») in *Dime Mystery Magazine*, septembre 1947.

Christian LÉOURIER

Entre autres belles et bonnes choses, notamment quantité de récits destinés à la jeunesse, Christian Léourier est l'auteur de « Lanmeur » : sept romans (parus en leur temps, entre 1984 et 1994, aux éditions J'ai Lu), une poignée de nouvelles et quelques poèmes. Un sommet pour tout amateur de planet opera humaniste, une « SF anthropologique » peuplée d'exosociétés sidérantes que ne renierait pas, gageons-le, la grande Ursula Le Guin ; dans le genre, sans doute ce que la SF française a fait de mieux, ni plus ni moins — le lecteur averti se précipitera sans tarder sur l'intégrale du cycle en trois volumes tout juste parue chez Ad Astra, et au galop. Aussi est-ce une grande fierté pour nous, en guise de seconde nouvelle de Christian Léourier publiée dans Bifrost, de pouvoir vous proposer un nouvel inédit inscrit dans l'univers à « Lanmeur », ce monde où l'humanité a essaimé aux quatre coins de l'univers à un point tel que le souvenir même de cette diaspora a fini par se perdre dans les limbes de l'Histoire... avant d'être redécouvert bien des siècles plus tard et que ne débute alors le temps de la réunification, du Rassemblement...

En introduction au vaste dossier consacré à Christian Léourier niché au cœur du Bifrost n°65, ou, plus exactement, dans la présentation du récit inédit qui illustre ledit dossier (récit lui aussi ressortissant de « Lanmeur »), nous faisons remarquer, non sans une pointe d'aigreur, combien l'œuvre de notre auteur manquait d'écho public. Espérons que le vent tourne enfin et que Christian Léourier, à 65 ans passés, accède enfin au lectorat qu'il mérite. Après tout, en science-fiction, il est encore autorisé de rêver...

Déjà publié dans Bifrost :

- « La Source » in Bifrost 65
- « Du hasard et de la nécessité » (entretien) in Bifrost 65



LE REVEIL
DES HOMMES BLANCS

D'ABORD, LE RYTHME SOURD d'un ressac. Mon cœur s'est remis à battre. Déchirure des écales. Bruit mat de la chair qui glisse au sol. Le sol : une surface molle et froide sous mon dos. Petit à petit je reprends possession de mon corps. Si mes poumons et ma gorge me le permettaient, je pousserais un long hurlement. Toute naissance est douleur.

Edeg aimait entendre le chant du grain ruisselant du silo vers la remorque du fardier. Ce chargement n'était pas programmé. Dahast, constatant qu'il restait de la place dans les cuves de la chenille, avait consenti un détour pour venir en compléter le niveau. En réalité, il s'était donné ce prétexte pour rendre visite à un vieil ami avant de rejoindre la base. Bien que de caractères différents, les deux hommes s'appréciaient. Ils portaient sur le monde le même regard, connaissaient le même enthousiasme de participer à une entreprise qui dépassait de beaucoup la dimension technique, même si le but ultime paraissait s'éloigner à mesure que les sondes multipliaient les découvertes de mondes habités par des êtres humains. S'ils n'avaient pas eu peur des grands mots, ils auraient parlé de destinée. Auraient-ils, sinon, choisi de mener l'existence austère et besogneuse des défricheurs ? Edeg avait opté pour l'aventure du terrain : il n'aimait rien tant que voir les champs verdigriser sous la montée des blés, les fruits gonfler aux branches des vergers. Cette médaille avait son revers : en raison de l'étendue des domaines, les cultivateurs se retrouvaient isolés. Sans doute était-ce la raison pour laquelle Dahast, passée la période héroïque des premières mises en exploitation, avait abandonné la culture au profit d'un emploi à la Base 0. Pour autant, il ne s'était pas entièrement coupé du terrain. Aux commandes de son fardier, il allait de domaine en domaine, ramassant au profit de la coopérative ce que chacun avait à offrir. Le Conseil de coordination consacrait une partie des récoltes à la couverture des besoins de la colonie, calculés au plus juste ; le surplus rentrait dans les stocks en prévision des prochaines vagues de peuplement qui feraient de la base une véritable cité. Les machines contrôlaient les quotités, mais était-ce utile ? Frauder, c'eût été perdre son honneur.

Le collecteur était un homme rond, de visage comme de corpulence. Quand il avait commencé à perdre ses cheveux, il avait préféré se raser le crâne car il détestait les demi-mesures. Nul ne l'avait jamais vu que souriant. Certaines femmes affirmaient qu'il souriait aussi en dormant.



Par contraste, Edeg pouvait sembler sévère, avec ses traits secs, son élocution brève. Mais son caractère ne correspondait pas à son abord un peu revêche. Au fond de lui brûlait, intacte, la flamme des débuts, quand il avait fallu transformer en champs prospères les étendues quasi désertiques coincées entre deux rivières asséchées que le Conseil lui avait attribuées. Jamais il ne doutait, même quand les vents de sable réduisaient à néant plusieurs semaines de travail. Ce monde était âpre, déroutant à bien des égards : de tout le Rassemblement, la planète, assujettie à l'attraction de trois étoiles, avait sans doute l'orbite la plus capricieuse. Un tour complet autour de Tomskot lui prenait une soixantaine d'années lanmeuriennes. En moyenne. Car, selon la position du foyer de son orbite par rapport aux trois étoiles, sa vitesse de translation variait. Kloaren, surtout, influençait sa course : lointaine, Herg intervenait peu dans son mouvement, sauf lorsqu'elle entraînait en syzygie avec les deux autres. Dans cette configuration, qui se produisait toutes les trois rotations environ, l'orbite de la planète devenait si excentrée qu'on pouvait craindre de la voir s'abîmer dans les feux de Tomskot. L'élévation de la température qu'elle connaissait alors expliquait la disparition des rivières et de la végétation dont sa surface désolée ne conservait plus que les traces.

Oui, ce monde était déroutant. Mais les conditions ne pouvaient que s'améliorer, puisque, quelque temps avant l'implantation des premiers colons, Teirstern avait amorcé un cycle qui l'éloignait durablement de Tomskot et promettait un climat plus clément.

Il règne dans la matrice une obscurité tiède. Le temps est un bloc de glaise froide. Je n'entends plus battre mon sang. La souffrance, toujours présente, a cessé de m'obséder. Ou plutôt, elle a cédé à une autre sensation : la soif. Mes membres se sont dépliés. Mon dos s'est redressé : ce fut la plus terrible des douleurs, mais elle est maintenant atténuée. Bientôt mes articulations se dégrèperont ; je retrouverai l'usage de mes bras, de mes jambes. J'aiderai mes compagnons à renaître à la vie.

Le chuintement cessa. Le silo n'avait guère livré que quelques dizaines de quintaux. Edeg en fit la remarque :

« La prochaine fois, il faudra m'en prélever davantage. La levée est rapide. Je vais avoir besoin de place pour la nouvelle récolte. »

Le ton détaché avec lequel il prononçait ces mots ne trompait pas Dahast. Il existait une compétition occulte entre les défricheurs : c'était à celui qui offrirait à la coopérative les excédents les plus importants.

hommes (ici, une vraie tête à claques) en butte à divers harcèlements, y compris sexuels. Intéressante critique de la médiatisation, au passage.

• LYNCH, Scott, **Des horizons rouge sang**, J'ai Lu, « Fantasy » n° 10460 (réédition de Bragelonne). Suite de cette série atypique (dans le paysage actuel ; Fritz Leiber était passé par là) dont le troisième volet, **The Republic of Thieves**, sort enfin ce mois-ci aux USA après six ans d'attente (« Scott Lynch is not your bitch », aurait déclaré Neal Gaiman). Vous pouvez y aller, c'est de la bonne.

• MARTIN, George R. R., **Une chanson pour Lya et autres nouvelles**, J'ai Lu, « Science-fiction » n° 10446. Le premier recueil de l'écrivain, romantique en diable, qui contient au moins un chef-d'œuvre (la nouvelle éponyme), proposé dans une traduction révisée, et complété d'un texte que les éditions françaises précédentes omettaient — il y est question d'aliens et de football américain, ce qui a valu quelques cheveux blancs au traducteur du machin.

• MARTIN, George R. R., **Le Bûcher d'un roi**, J'ai Lu, « Fantasy » n° 10498 (réédition de Pygmalion). Suite du « **Trône de fer** » [...] Hein ? Oh, pardon, je pensais qu'il était inutile d'ajouter quoi que ce soit ! Il s'agit du premier tiers du cinquième volume américain (et du treizième volume français, avant la future « intégralisation »), qui bénéficie désormais d'un traducteur fidèle et doué en la personne de Patrick Marcel.

• PEVEL, Pierre, **L'Alchimiste des ombres**, Gallimard, « Folio SF » n° 460 (réédition de Bragelonne). Suite d'une



trilogie placée sous le signe de Dumas, dans une France du XVII^e siècle qui dispose de dragons (les grosses bestioles). Futé, enlevé, un divertissement aussi réussi qu'accessible. Folio gratifie la série de belles jaquettes illustrées.

• ROBINSON, Kim Stanley, **Le Rêve de Galilée**, Pocket, « SF » n° 7106 (réédition des Presses de la Cité). Mi-historique, mi-spéculatif, ce pavé qui met en scène l'un des inventeurs de la science moderne n'est pas exempt de défauts — certaines longueurs, et les problèmes

structurels de son interface passé/futur —, mais il dresse un portrait lucide d'un personnage essentiel et traite d'une problématique passionnante. Diagnostic final ? Pour lecteurs patients.

• SHEPARD, Lucius, **Le Dragon Gri-aule**, J'ai Lu, « Fantasy » n° 10461 (réédition du Béliar'). Dois-je dire tout le bien que je pense de ce livre, d'abord publié chez nous ? Intégrale, lors de sa parution originelle, des textes que le plus globe-trotteur des Américains de l'Imaginaire a consacrés au bestiau éponyme, ce gros recueil exigeant, traduit avec une belle maestria par Jean-Daniel Brèque, revient ici sous une couverture différente mais tout aussi réussie. Indispensable, voilà.

• SILVERBERG, Robert, **Les Ailes de la nuit**, J'ai Lu « Science-fiction » n° 585. Réimpression d'un merveilleux classique : trois nouvelles (dont un prix Hugo) formant un livre de voyage qui nous mène de Perris à Roum puis Jorslem sur une Terre d'un lointain futur mélancolique et charmar-

rée. Silverbob en mode Stapledon revu par Vance.

This is the end...

La revue *Bifrost* est éditée par les éditions du Béalial'
Sarl sise au 50 rue du Clos, 77670 Saint Mammès, France
Tél : 01 64 69 53 00 - Fax (qui marche plus) : 01 64 69 53 02
email : revuebifrost@gmail.com - site : www.belial.fr
Directeur de publication : Philippe GADY
Rédacteur en chef : Olivier GIRARD
Secrétaire de rédaction : Pierre-Paul DURASTANTI
Comité littéraire :
Gilles DUMAY, Pierre-Paul DURASTANTI et Olivier GIRARD

Ont collaboré à ce numéro :

Etienne Barillier, Manuel Beer, Bertrand Bonnet, Philippe Boulier, Ray Bradbury, Antoine Chalet, Emmanuel Chastellière, Kévin Crépin, Sophie Corradini, Bénédicte Coudière, Thomas Day, Antoine Delahaye, Jean-Philippe Depotte, Gilles Dumay, Pierre-Paul Durastanti, Claude Ecken, Frasier, Philippe Gady, Raphaël Gaudin, Olivier Girard, Eric Jentile, Olivier Jubo, Patrice Lajoye, Laurinda, Gwen Le Bars, Roland Lehoucq, Laurent Leleu, Christian Léourier, Sam Lermite, Hervé Le Roux, Jean-Pierre Lion, Xavier Mauméjean, Mariline Moreau, Org, Bruno Para, Erwann Perchoc, Eric Picholle, Aurélien Police, Quarante-Deux, Alain Sprauel, Pierre Stolze, Francisco Varon, Cid Vicious, Julien Wacquez.

Impression :

Europe Media Duplication SAS - Lassy-les-Châteaux (France)

Diffusion - Distribution :

CDE 1 - Sodis

Remerciements :

A Jean-Paul Romero (rien à voir avec George), qui nous a concocté une petite rencontre avec des libraires combattants des plus sympathiques, et auxdits libraires qui se sont déplacés : courage les amis ! ; à Lucius Shepard, à qui toute l'équipe souhaite un rétablissement au galop ; à Frederik Pohl, qui, après avoir entrouvert la Grande Porte, a fini par en franchir le seuil ; à Audrey Petit, du Livre de Poche, qui fait le boulot ; à François Fillon, parce qu'il est rigolo ; aux nouveaux venus dans l'équipe de Bifrost, et ils sont nombreux sur ce numéro ; à Benos L., qui doit s'accrocher et qui le fera ; et enfin à tous ceux qui nous ont soutenus et nous soutiendront, à commencer par la sonde Voyager 1, aux confins du système solaire, un morceau de rêve brut bien rare par les temps qui courent...

Dépôt légal : octobre 2013

Commission paritaire 0518K83171

ISSN 1252-9672 / ISBN 978-2-913039-69-3

Bifrost est une revue publiée avec l'aide du Centre National du Livre (c'est parce qu'on est gentils...).

Les textes et illustrations sont © l'éditeur et les auteurs
Les documents non sollicités sont mangés par les stagiaires.

Les réalisations passées, présentes et à venir des éditions du Béalial' sont dédiées à la mémoire de notre Paladin et ami Christophe Potier qui, une rouge nuit de juillet, a pris un camion pour un dragon.